



Un an sur une île déserte

Ils étaient partis à deux pour cultiver des huîtres sur un atoll désert des Tuamotu. Un cyclone a tout détruit sur son passage. Ils pensaient vivre une expérience extraordinaire. Ils ont appris à survivre.

Un vieux rêve de patate. Mais un rêve si profondément ancré de l'autre côté de l'âme qu'on ne parvient pas à s'en défaire réellement. D'ailleurs, cette image d'enfance lui est revenue tout le temps, comme le leitmotiv d'une symphonie : un vieux bouquin écrit en gothique allemand que sa mère lui racontait durant les années de guerre. Robinson Crusoë, avec son cortège de mythes et sa cargaison de folies interdites. Devenu adulte, cela s'est traduit par une attirance viscérale pour la face cachée de l'horizon, celle où poussent le soleil, la touffeur des tropiques et l'incroyable apesanteur des cocotiers.

Dans pareil cas, il s'agit de tisser soigneusement une toile qui soit capable un jour de vous envoyer sur l'îlot de vos rêves, au-delà d'une réalité insupportable. C'est ainsi que Paul Zumbiehl a étudié la médecine tropicale, décidé à sillonner les chaudes latitudes, une trousse sous le bras. Avant la sécheresse africaine et l'embrouillamini des senteurs de l'Inde, c'est le service militaire aux Antilles et le coup de foudre pour son premier atoll : Puka Rua à l'est des Tuamotu. En même temps que la révélation : si, depuis sa plus tendre enfance, Paul rêve de vivre seul

C'est la beauté de la mer qui a poussé Paul et Danièle à construire un campement fixe, non loin du rivage, alors qu'ils auraient pu s'installer dans une vieille mesure abandonnée sur l'atoll par une équipe de Néo-Zélandais qui avaient tenté en 1929 de vivre de l'exploitation du coprah.

sur une île déserte, ce sera sur un atoll, avec les coraux, le turquoise du lagon et l'inférieur grondement des vagues qui s'écrasent sur la plage. Douze ans de pratique dans un hôpital de Tahiti lui procurent les clefs du secret : le seul moyen de s'isoler sur un atoll et d'y vivre, c'est de se lancer dans l'ostréiculture.

Pendant ce temps, Paul visite le Pacifique et se branche sur un croissant de terre complètement désert : Ahunui, à 19°38 de latitude sud et 140°25 de longitude ouest, un anneau corallien de six kilomètres de diamètre, perdu dans l'océan à plusieurs centaines de milles de toute terre habitée.

Une petite planète vierge que Paul se propose de domestiquer selon son bon vouloir et ses gentils fantômes. La préparation à l'expérience sera longue : il y a d'abord toute une gestuelle à apprendre des autochtones, comme les techniques de pêche, le choix des noix de coco, car toutes ne sont pas comestibles et la façon de tresser les palmes, par exemple.

Viennent ensuite les tonnes de matériel qu'il faut déposer au fur et à mesure sur cette tête d'épingle qui dépasse à peine de trois mètres le niveau de la mer. Chaque fois, c'est une miette de son rêve qui se concrétise. Lorsque Paul va échouer un jour son dériveur sur une des plages de son astre marin, il sait que le grand saut est proche. Mais le destin va lui jouer un autre tour : lors d'un retour en Alsace où la famille Zumbiehl est établie, il rencontre Danièle qui a une furieuse envie de se remettre en question. Alors docu-

→

Un an sur une île déserte



mentaliste dans un cabinet d'architectes, elle aussi rêve d'inconnu et d'aventures. Ce n'est pourtant qu'au soir d'une interminable randonnée à ski de fond et parce que cette jeune femme avait souffert toute la journée de cruelles ampoules aux pieds sans la moindre plainte ni la moindre saute d'humeur, que Paul se décide à tenter l'expérience avec elle.

La majestueuse solitude de Robinson va se transformer en une solitude à deux : après tout, les antécédents existent et Vendredi est un personnage capital dans le bouquin.

Direction : le paradis et les grosses huîtres noires qui vont permettre de s'installer au fin fond du Pacifique. Lorsque l'on est dans l'antichambre du rêve, on prend des décisions, en d'autres temps, inexplicables : il vend son cabinet pour pouvoir se payer les mollusques d'où sortiront les perles qui feront leur bonheur. Ainsi que tout le matériel nécessaire ne se trouvant pas encore sur l'île. L'atoll se rapproche doucement en même temps que la planète Terre s'éloigne. Un autre univers les attend : ils ne savent pas encore à ce moment-là que ce n'est pas celui dont ils rêvaient...

A cause des cyclones

Dans leurs bagages, il y avait aussi la beauté. La beauté à l'état pur, nue comme un diamant, belle comme les images que l'on s'en fait. Ce n'est peut-être qu'un détail en comparaison des difficultés inouïes que le couple a connues les premières semaines pour le transbordement du matériel dans cette caillasse informe et vitreuse qui les empêchait de marcher. Mais c'est quand même la superbe du paysage et l'envie d'y goûter qui les a poussés à construire un campement fixe avec vue sur le galbe de l'horizon au lieu de s'installer dans une vieille masure arthritique qui avait servi de refuge à des pionniers néo-zélandais ayant débarqué là en 1929 pour planter des cocotiers et exploiter le coprah, mais fort mal située selon leur goût. Une vieille bâche de l'armée en toile caoutchoutée fera l'affaire : la tronçonneuse amenée de l'extérieur facilitera la construction de l'armature de leur petit nid à murs ouverts.

A côté de cela, c'est une installation à la va-vite : des conditions météo effroyables en effet les obligent à postposer le travail en profondeur, le définitif. Quant aux premières impressions, il faut aller les chercher dans les gestes du quotidien, car il leur est pratique-

ment impossible de consacrer du temps à la réflexion : montage de l'antenne radio, visite à un voilier échoué sur l'atoll depuis de nombreuses années et transport du matériel qui se trouvait encore à bord, vérification et déménagement des cantines de l'endroit de débarquement à la cahute qui servira d'entrepôt...

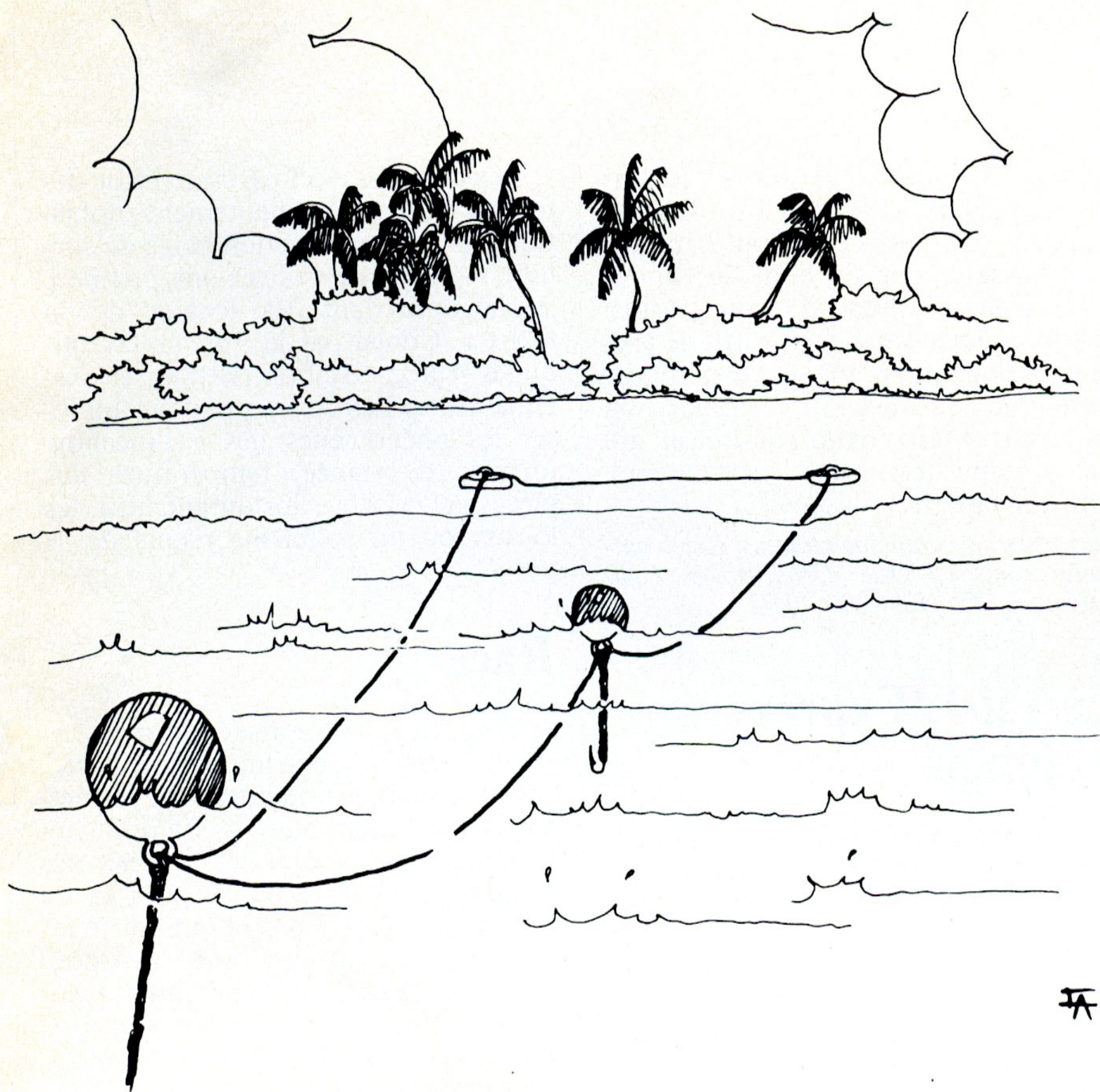
Le plus intéressant dans toutes ces premières semaines d'installation est de remarquer que l'homme qui s'aventure vers un milieu inconnu et, à première vue, hostile cherche d'abord à domestiquer son environnement, à marquer son territoire, à recréer, peut-être même inconsciemment, une partie de l'univers qu'il vient d'abandonner ; comme si l'instinct de survie prenait le pas sur le désir de se mouler dans le décor d'une nouvelle vie. Paul s'exerce aux gestes que lui ont appris les autochtones pendant ses dix années de séjour à Tahiti, Danièle, qui n'avait pas la moindre notion de scoutisme, suit son homme, le regarde travailler et fait l'apprentissage de l'existence sauvage. Le plus difficile dans cette période d'acclimatation, ce ne furent pas les griffes de la solitude mais bien le rangement des tonnes de matériel débarquées sur l'île ainsi que le grondement

lancinant des vagues qui explosent sur le récif. Mais déjà, les premières questions font surface : « C'est donc cela, vivre sur une île déserte ? », écrit Paul dans son bouquin (1). Porter, bâtir, pêcher, travailler sans répit. Danièle n'imaginait pas les choses ainsi et j'avais moi-même sous-estimé l'aide de mes compagnons lors des expéditions précédentes. A présent, je mesure le fossé qui existe entre un groupe d'une dizaine de personnes ou seulement de deux... » Toujours est-il que, pour une stupide question de radio qui ne fonctionnait pas, les Robinson n'ont pas eu le temps de confectionner les cages sous-marines à l'intérieur desquelles devaient être immergées les nacres, lorsque le bonitier affrété par Paul avant son départ arrive à l'atoll pour les déposer.

C'est ce stupide petit détail qui sera à l'origine du désastre qui va orienter leur nouvelle vie. Quelques semaines après leurs premiers pas sur l'île en effet, un cyclone d'une violence inouïe va ravager ce mince croissant de terre détruisant à la fois leur campement, la

Dans leurs bagages, il y avait aussi toutes sortes de plantes et de boutures que Paul désirait faire pousser sur leur atoll. Un cyclone détruisit tout.





Le téléphérique à poissons.

forêt de pandanus, et enfouissant leurs dix mille huîtres sous un linceul de trois mètres de coraux morts.

« L'aube se lève sur un paysage de cauchemar. Le hurlement du vent et les déflagrations ininterrompues des lames qui explosent sur l'île sont inimaginables de puissance et de violence. Ciel de plomb. Pluie rageuse à l'horizontale. Vent effrayant de fougue destructrice. Les gros et beaux arbres, tels les kahayas, sont saccagés, disloqués, déracinés... Les palmes volent, les noix de coco tombent comme des boulets... »

Adieu le rêve, l'élevage, le commerce, l'espoir. Désormais, toute cette expérience ne sera plus qu'une question de survie, car d'autres ouragans vont s'abattre sur Ahunui et détruire systématiquement, comme si un mauvais sort s'était acharné sur eux, le semblant de confort qu'ils mettaient à chaque fois des semaines à reconstruire. Il n'empêche que les derniers mois passés sur l'atoll avec pour seule optique d'essayer de tourner quelques bobines 16 mm et de faire un film, va les rapprocher des versions de Crusoë.

Pour fabriquer de l'eau douce, par exemple, Paul disposait une bassine à moitié remplie d'eau de mer à un endroit exposé aux rayons du soleil ; à

l'intérieur et au centre de la bassine, une bouée coupée en deux ; au-dessus, pour en fermer hermétiquement l'ouverture, un morceau de plastique bien attaché. L'évaporation intérieure condensait des gouttelettes d'eau non salée sur l'envers du plastique et un caillou placé en son centre dirigeait celles-ci vers le milieu du récipient de telle sorte qu'elles n'avaient plus qu'à tomber dans la bouée.

Obligé de rester au sec à cause d'un tympan crevé et d'une dermatose chronique, Paul met au point un système de pêche qui lui permet de tirer du poisson depuis la berge du lagon : une technique insolite qu'il a baptisé le téléphérique à poissons. Il s'agissait en fait d'un gros flotteur maintenu à distance par un paquet de barres de fer formant un corps mort et auquel Paul avait soudé une poulie par laquelle passait un cordage qui faisait va et vient avec la plage (voir le dessin).

En fin de séjour, alors qu'une certaine forme d'angoisse pointait le nez, Paul s'est même pris à pêcher le requin, debout entre deux rochers à moitié immergés, attendant le poisson un gros bloc de rocher dans les mains. Au bout de onze mois de solitude passés à ériger sans cesse un nouvel univers, une baleinière a accepté de se détourner quelque peu de sa route pour aller

chercher ceux qui s'étaient volontairement coupés du reste du monde. Paul et Danièle venaient d'« effectuer un long voyage dans l'innocence ».

Une miette de paradis

Le plus passionnant peut-être pour les non-rêveurs que nous sommes est de savoir ce qu'une telle expérience a pu leur apporter. Il est sans doute encore trop tôt pour dresser une sorte de bilan de l'aventure. Mais une chose est certaine en tout cas : Paul avoue que depuis qu'ils sont revenus de cette minuscule orbite terrestre, il ne s'est pas passé un jour sans qu'il ne repense à l'épopée. A ce sentiment truffé de nostalgie, s'ajoute le fait que ce médecin est persuadé qu'il y retournera un jour, dans le Pacifique et sur une île déserte pour y entreprendre de nouveaux travaux. Danièle, elle, estime que, malgré l'échec et les malheurs connus là-bas, ils ont quand même appris à redonner de la valeur aux choses et aux objets. « C'est également une belle épreuve de résistance morale, explique-t-elle, une école de philosophie de la vie. Dans de telles conditions, on ne s'est jamais senti autant responsable de nous-mêmes. Nous savons désormais que le mot paradis signifie pour nous autre chose que paresse, facilité et volupté... »

Mais lorsqu'ils revivent les quelques mois passés là-bas et qu'ils racontent, on sent très bien que le plus important pour eux, c'est d'avoir fait le plein de beautés et de bonheur. Au travers du creux des vagues et avant qu'elles n'éclatent sur les coraux du platier, ils s'amusaient à chaque fois à observer la faune marine qui y grouillait, comme s'ils se trouvaient devant la vitre d'un aquarium géant. Ils n'oublieront jamais non plus le doux clapotis de la pluie sur le toit de la mesure, ni le grondement de la mer auquel ils finirent pas s'habituer au point de le regretter souvent dans leur petit village d'Alsace. Nantis de cette richesse, ils regardent aujourd'hui l'avenir avec une touche de fatalisme : chaque être humain a besoin de points de référence. Pour eux, on a l'impression que quoi qu'il arrive et quel que soit leur prochain destin, ils emporteront toujours dans leurs bagages cette petite miette de paradis.

M.B. ■

Paul Zumbiehl retrace les péripéties de son expérience sur l'atoll d'Ahunui dans un livre d'aventures : « Un atoll et un rêve », dans la collection « Aventure au XX^e siècle », chez Albin Michel, 1985.